



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de François LOCUFIER (1920-2001) (Promo Corse et Savoie)

Introduction

Le texte qui suit a été rédigé par Jean-Pierre GAUBERT et publié dans son ouvrage « Rencontres en pays Castrais »

Le texte communiqué par sa famille a été intégralement reproduit ci-après. On pourra noter qu'une partie des aventures ont été vécues avec Roger Ceugnet, un autre Lillois Cadet de la France Libre.

Souvenirs de François Locufier

François Locufier fut un de ces courageux qui gagna l'Angleterre et qui, selon l'expression du Général de Gaulle, « consola la France » à l'heure de ses plus grands malheurs. Il revint en France avec les chars de la 2^{ème} DB de Leclerc. Récit d'une glorieuse odyssée.

Ce 18 juin 2010, soixante-dixième anniversaire de l'Appel célèbre du général de Gaulle, on a rappelé l'histoire des Cadets de la France Libre quittant père et mère - ainsi que mère-patrie - pour rejoindre, parfois à moins de vingt ans, l'Angleterre où les appelait un combat qui se poursuivait. Parmi eux, se trouvait François Locufier, qui aura été directeur technique aux Usines textiles Viala, de Castres, ville où son métier d'ingénieur dans le textile l'avait conduit au début des années 1960.

[...]

La famille Locufier avait souffert des guerres d'invasion. Comme toujours le Nord eut droit au premier assaut des armées ennemies. De son père, jeune marié mobilisé en 1914, sa mère restée dans le Nord et Pas de Calais occupés, fut sans nouvelle pendant toute la guerre. [...] En 1931, il sera orphelin de père, ce dernier étant victime des suites de la guerre.

En 1938-1939, élève ingénieur dans une école de la faculté catholique de Lille, il suivait parallèlement les cours de la préparation militaire supérieure destinant à une école d'officiers de réserve. Sa génération devinait que la guerre menaçait ; Hitler faisant assez parler de lui en occupant l'Autriche et la Tchécoslovaquie avant d'envahir la Pologne, facteur de déclenchement de la seconde guerre mondiale.

La jeunesse croyait que l'alliance de la France et de l'Angleterre suffirait à le contenir, la France ayant gardé de la victoire de 1918 une réputation de nation très armée. Habitant à la frontière belge, le jeune François avait l'espoir que les Allemands y seraient arrêtés.

La suite est connue. "Rapidement, commente-t-il, il fallut déchanter en voyant refluer des milliers de Hollandais, Français et Belges, et en même temps déjà se replier les premières troupes françaises et anglaises devant la pression allemande et, bien sûr, les premiers bombardements aériens d'une aviation omni présente dans le ciel. Le moral commençait sinon à flancher vraiment, du moins à laisser l'impression que nous allions revivre exactement ce qui s'était passé en 14-18, c'est à dire une occupation au moins du Nord français et de la Belgique. "

Le 19 mai, au cours de la messe dominicale de sa commune de Wattrelos, le prêtre officiant, dont l'autorité morale était grande, fit part dans son sermon des soucis qui pesaient sur la France. François Locufier enchaîne : "... si bien qu'à la sortie, quelques camarades (12 ou 13) et moi, avons décidé, et nos parents ont été d'accord sur ce point, de quitter Wattrelos et d'aller rechercher la tranquillité un peu plus vers le sud avant d'être mobilisés puisque nous étions tous des jeunes garçons de la classe 40, c'est à dire nés au lendemain de la Victoire."



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de François LOCUFIER (1920-2001) (Promo Corse et Savoie)

Le départ fut donc décidé, décision qui ne fut pas mise en cause par sa mère. [...]

"Je savais, dit-il, que nous pourrions y trouver du travail en attendant la convocation sous les drapeaux. On partit dans l'après-midi pour une première petite étape de 15 à 16 kilomètres. Le lendemain, nous prîmes la route en direction d'Abbeville. L'encombrement sur la route était terrible : véhicules de fermes, vaches, chevaux, militaires qui croisaient dans tous les sens, population civile à pied et poussant des voitures d'enfant... A un certain moment, trouvant que le temps s'écoulait trop lentement, je décidai de partir en expliquant à mes camarades que je les attendrais devant la cathédrale d'Abbeville. Je ne les ai jamais plus revus car, à mon arrivée le 21 mai, cette ville était en feu à la suite de bombardements. J'ai essayé plusieurs fois de la quitter sans pouvoir y parvenir, j'ai donc abandonné le vélomoteur dans la périphérie et suis parti à pied dans la nuit en me guidant sur l'incendie en direction de la Côte pour essayer de gagner Boulogne ; j'espérais passer la Somme quelque part car les ponts commençaient à sauter ; il n'en restait plus qu'un.

Quand je suis arrivé à Boulogne, des avions allemands survolaient la ville pour régler les tirs d'artillerie, et rapidement ces derniers ont suivi. Il y avait beaucoup de monde, des soldats anglais dans la gare maritime que j'ai gagnée en espérant qu'un bateau puisse me descendre un peu plus bas vers la France. Après trois jours de bombardement par les stukas, la troisième nuit, soit le 24 mai, tout a éclaté : la gare de Boulogne s'est enflammée. Un colonel anglais a rassuré ses soldats en disant : "Ne vous inquiétez pas, c'est moi qui ai fait brûler toute la gare pour laisser croire aux Allemands que Boulogne est abandonnée...". Grâce à cela, un navire de guerre anglais a réussi à se mettre à quai vers 2 heures du matin et, en prenant des habits de soldat anglais, deux de mes camarades et moi qui avions fini par nous rencontrer dans cette gare maritime, avons réussi à gagner le bateau et à faire route finalement vers Douvres.

La traversée fut assez mouvementée, des grappes humaines de soldats étaient sur le pont de ce navire de guerre. Quand le jour fut levé, les Allemands nous ont repéré, ont lâché des bombes pour nous couler ; elles sont tombées près, mais dans la mer. Le bateau tanguait, les grappes humaines tombaient à l'eau, le bateau fonçait plein tube pour essayer de gagner l'Angleterre... Tout d'un coup nous avons vu Douvres sous nos yeux.

Là-bas, les militaires ont été mis de côté. Habillés en soldats anglais, nous avons vite fait connaître que nous étions des réfugiés déguisés. Cela n'a pas posé de problème. Tous les réfugiés ont été envoyés par le train à Londres où nous avons été hébergés à Patriotic School, qui était une école dans laquelle tous les réfugiés français, hollandais, belges, étaient mis au secret jusqu'au moment où les autorités anglaises étaient persuadées qu'il ne s'agissait pas d'agents de la cinquième colonne s'infiltrant parmi les réfugiés pour espionnage. On nous a dit que deux ou trois étrangers avaient été arrêtés, envoyés à la Tour de Londres et pendus haut et court, car la question était vitale pour la sécurité du pays. On savait que la suite logique programmée par Hitler était l'invasion de l'Angleterre, et l'Allemagne pouvait profiter de tous ces réfugiés pour introduire parmi eux des hommes à sa solde qui auraient ensuite guidé par radio leurs pas.

Mes camarades et moi sommes restés trois jours et trois nuits à Patriotic School après avoir été interrogés plusieurs fois par des officiers. Nous avons été ensuite hébergés dans une famille anglaise, mais à la charge du Gouvernement anglais qui sut s'organiser pour accueillir ce flot de réfugiés envahissant le pays.

La première chose que je fis fut de me rendre au consulat de France pour annoncer ma présence en Angleterre. Etant donné que je m'attendais à être mobilisé en France, je n'aurais pas voulu qu'on me recherche. On m'a répondu : "Ne vous inquiétez pas, vous serez rapatrié en temps et heure. " Finalement ce rapatriement n'a jamais eu lieu.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de François LOCUFIER (1920-2001) (Promo Corse et Savoie)

J'ai pu prendre contact avec un capitaine originaire du Nord et travaillant dans le textile. Il m'accueillit chez lui pendant le week-end, et grâce à lui, j'ai pu avec un de mes camarades entrer à l'ambassade de France. En attendant d'être rapatrié, j'ai été affecté à la mission des transports maritimes où travaillaient une trentaine de personnes. A ma grande surprise, le travail qui m'attendait concernait la liquidation des transports maritimes de la guerre 14-18. Par exemple, un bateau norvégien affrété par la France ayant quitté Marseille le 3 août à 2 heures du matin, avait été coulé dans les Dardanelles trois jours après à 18 h 30 ; il fallait établir pour les assurances le décompte précis de ce qui s'était passé, jours de mer, etc.

A la mi-juin, je me souviens que nous étions assis sur un banc près de Buckingham Palace à Saint James Park, mes deux camarades et moi, quand nous avons vu passer Chamberlain qui n'était plus Premier ministre parce que Churchill avait été désigné pour le remplacer. Cela nous a fait un drôle d'effet. Et puis, à ce moment-là, nous avons appris que la France demandait l'armistice.

Nous étions effondrés, pleurant tous les trois comme de pauvres gosses à cette idée que notre pays était vaincu. Un vieil Anglais s'est approché de nous, nous a demandé si nous étions Français - Oui - et nous a dit : "Ne vous inquiétez pas, l'Angleterre est là et l'Angleterre n'a jamais perdu une guerre". Cela nous a beaucoup frappé, notre pays était fichu, on s'attendait à voir les Allemands débarquer en Angleterre, on voyait très peu de soldats anglais. Le seul signe était 2 ou 3000 ballons de barrage dans le ciel anglais pour protéger contre les bombardements allemands qui commencèrent à partir du 14 juillet.

Le 18 juin, nous apprenons par les journaux qu'un général français décide de continuer la guerre et demande à ce qu'on le rejoigne. Personne ne connaissait de Gaulle. A Londres, on voyait beaucoup de soldats français réfugiés de Dunkerque ou de Brest qui tous attendaient leur rapatriement en se demandant ce qu'ils allaient devenir. Et le 14 juillet tout le monde s'est rassemblé parce qu'on nous a dit que le fameux général de Gaulle allait fleurir d'une gerbe le monument du Maréchal Foch, à la gare Victoria.

C'est la première fois que je l'ai vu, avec son képi à feuilles de chêne, entouré d'une compagnie de la troisième demi-brigade de la Légion étrangère, qui revenait de Narvick et qui l'avait rejoint. Tous les soldats français étaient là. Quand on l'a vu avec 130 soldats français qui portaient des armes, tout le monde avait les larmes aux yeux en imaginant une armée de cinq millions d'hommes dont il ne restait que ces 130 hommes. L'émotion était très grande mais la plupart de ces soldats présents n'avaient l'idée de rejoindre de Gaulle parce qu'ils étaient d'abord persuadés que l'Angleterre allait subir le même sort dans un temps très proche. Deuxièmement, ils étaient privés de toutes nouvelles de leurs familles. Troisièmement, les Anglais ne faisaient aucune propagande pour obliger ces Français à rejoindre le général de Gaulle. Les Anglais étaient très respectueux, disant : "Si vous voulez rejoindre le général de Gaulle, vous le faites à vos risques et périls ; votre Gouvernement a demandé l'armistice, si vous rejoignez De Gaulle vous serez considérés comme des francs-tireurs, c'est à vous de choisir ..."

François Locufier, grand témoin, a donc choisi. Il vécut l'épopée, constata combien le drame de Mers-el-Kébir, non content de freiner l'engagement des Français, marqua même nettement l'arrêt total des engagements. Il fut témoin de bien des événements, entendit un jour Churchill s'adresser à un groupe de Français, en s'exclamant : "Vous pouvez l'aimer votre général de Gaulle, moi je ne suis jamais d'accord avec lui, mais c'est parce que je suis anglais, et c'est parce qu'il défend tellement l'intérêt de votre pays !".

Mers-el-Kébir marqua également la rupture des relations diplomatiques entre l'Angleterre et Vichy. L'ambassadeur, M. Corbin dit au général de Gaulle qu'il était trop vieux pour entrer dans la dissidence. Il partit à Washington. Beaucoup de missions françaises furent rapatriées ou restèrent sur place pour



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de François LOCUFIER (1920-2001) (Promo Corse et Savoie)

liquider les affaires courantes. La mission de l'Air, qui comprenait un général, sept ou huit colonels et pas mal d'officiers supérieurs voulut obéir à Vichy et rejoindre la France. Les Anglais les convoquèrent en disant : "Nous respectons votre désir, malheureusement il y a un secret que vous connaissez, celui des radars de la Royal-Air-Force que nous venons d'inventer. Si nous vous laissons rentrer en France, rien ne prouve que vous ne subirez pas des pressions, vous ou vos familles, pour vous faire parler..." "

Cette invention a probablement sauvé l'Angleterre de l'invasion.

François Locufier, lui, resta quelque temps à la mission des transports maritimes jusqu'au moment où ses camarades et lui choisirent de s'engager auprès de de Gaulle, bien que l'ambassadeur lui ait dit, au moment de la rupture des relations diplomatiques, qu'il avait une chance inouïe puisque, appartenant désormais au personnel d'ambassade, il pouvait rentrer en France avec le passeport qui allait lui être remis.

Il avait pu prévenir sa mère au tout début de sa présence en Angleterre, et adresser par l'intermédiaire de la Croix-Rouge un message à Janine, la jeune fille qui devint par la suite son épouse : "Mademoiselle, attendez-moi..." On leur demanda ensuite de ne plus écrire parce que les Allemands exerçaient des représailles sur les personnes recevant des lettres de la part de correspondants susceptibles d'être dans la Résistance.

Une seule lettre de sa mère lui parviendra en 1942. Elle avait été postée en 1940. Elle lui disait qu'elle était contente de savoir qu'il se trouvait en Angleterre et lui demandait des nouvelles d'un tiers qu'il connaissait mais qui se trouvait pour l'heure au Tchad.

[...]

Pour lui, le grand dilemme à vingt ans s'était posé quant au devoir à suivre.

Il le rappelle en ces termes : "Que fallait-il faire entre Pétain que l'on connaissait pour nous le vainqueur de Verdun, ou rejoindre de Gaulle que l'on ne connaissait pas et qui disait et qui était que le combat n'était pas fini ? "



F. Locufier en février 1943

Après deux jours et trois nuits de réflexion, le petit groupe d'amis avait choisi son camp et décidé de s'engager. Ils partent ainsi à Carlton's Garden où le général de Gaulle, en raison de leurs études supérieures, leur fit demander par son chef d'Etat-major, s'ils désiraient être officiers de réserve ou d'active. Craignant que la première éventualité ne se prolonge durant des années, ils choisirent l'active et furent aussitôt envoyés à l'Ecole des Cadets de la France Libre, dans un petit château "Ribbesford Hall" près de la ville de Bewdley.

Leur promotion réunit 33 élèves d'origines diverses, certains évadés de France de différents endroits, d'autres venus de pays étrangers, Mexique, Amérique... A la fin de la guerre, 12 ou 13 d'entre eux auront été tués.

Pas étonnant, puisque tous avaient exprimé la volonté de se battre.

François Locufier : "L'atmosphère était "Vivement que nous quittions cette école pour aller au casse-pipe, rejoindre des gens comme Leclerc ou Koenig".



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de François LOCUFIER (1920-2001) (Promo Corse et Savoie)

A Ribbesford, le général de Gaulle décorait de la Croix de la Libération les grands résistants qui passaient en Angleterre en creux de mission¹. Nous avons été impressionnés par le passage de l'un d'eux qui commença sa conférence en disant : "Hier soir j'étais en France, et cette nuit j'y serai de retour".



Décoration du gouverneur Saint-Mars à Ribbesford le 9 décembre 1942

Au bout de six mois, 30 d'entre nous sortirent avec le galon d'aspirant : 6 ou 7 choisirent les parachutistes et restèrent en Angleterre. Parachutés le 6 juin 1944, cinq d'entre eux périrent aux premières heures de la Libération. Les autres choisirent Koenig ou Leclerc, et partirent en Afrique du Nord libérée, après trois semaines de voyage en convoi.

Cette traversée eut lieu en février 1943. "Nous avons embarqué sur un paquebot transformé en transport de troupes. Nous étions 5000 à bord. [...]"

Quand nous fûmes à une demi-journée de Gibraltar, la radio anglaise que nous écoutions - par contre nous n'émettions pas - annonça que des bateaux anglais avaient intercepté une flottille de sous-marins allemands qui tentaient de passer le détroit de Gibraltar venant de Méditerranée. Nous n'avons rien vu après avoir pensé que nous allions peut-être tomber dessus. D'ailleurs, quand on voit ces convois d'une cinquantaine de bateaux, on se dit : pourquoi ce serait le mien qui coulerait plutôt que les autres ? On se rassure comme cela...

[...]

¹ Le 27 mai 1943, François Locufier a pu assister à la remise de la Croix de la Libération à Pleven, Fourcaud et Passy par le Général de Gaulle, présent à Ribbesford à l'occasion de la sortie de la promotion Fezzan-Tunisie six mois avant la sortie de « Corse et Savoie » dont faisait partie François Locufier.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de François LOCUFIER (1920-2001)

(Promo Corse et Savoie)

La colonne Leclerc fut ensuite affectée au Maroc, très exactement à Témara, entre Casablanca et Rabat, où de Gaulle obtint qu'elle fût équipée par les Américains et devienne ainsi une division blindée de 12 000 hommes. Il voulut aussi faire l'amalgame entre l'armée d'Afrique, à partir d'unités du 12^{ème} Chasseur d'Afrique, 12^{ème} Cuirassé (le 501^{ème} était régiment gaulliste), régiments au départ vichystes, et les Français libres qui ne dépassèrent jamais 40 000 hommes...

[...]

Vint un ordre du jour qui fut lu à trois reprises et qui expliquait qu'après beaucoup de difficultés, le général de Gaulle avait pu obtenir qu'une seule unité française participe à la libération du pays. Ce rôle était ainsi dévolu à la 2^{ème} D.B.



François Locufier à la 2^e DB

Les Américains avaient déjà eu beaucoup de mal pour amener ce matériel en Afrique du Nord. L'engager à nouveau trois semaines en mer pour rallier l'Angleterre paraissait une hérésie. Il était plus facile d'envoyer tous les Français en Italie, ce qui était l'objectif des Américains, pas mécontents peut-être de surcroît d'avoir les mains libres en Normandie. La 1^{ère} armée débarqua ainsi en Italie, puis en Corse et enfin en Provence jusqu'aux combats d'Alsace. En ce qui concerne la 2^{ème} D.B., tout le matériel - 6000 véhicules et chars de combat - fut embarqué à Casablanca sur des L.S.T. Direction l'Angleterre. Les 12.000 hommes des troupes, eux, embarquèrent sur des paquebots à Mers-el-Kébir qu'ils avaient rallié au départ de Rabat en trois jours après avoir traversé le Maroc et une partie de l'Algérie. Pour garantir le secret de l'opération, les hommes furent parqués dans un camp gardé par des Américains avec interdiction de sortir, et subirent des contrôles sanitaires très approfondis. [...]

Le 6 juin, le débarquement en Normandie se réalise. On se demande ce qu'on fait encore là. On rouspète, tout le monde est énervé, et finalement ce n'est qu'en fin juillet que nous avons gagné Portsmouth et les bases de débarquement. Pourquoi ?

Parce que les unités blindées comme la nôtre ne pouvaient débarquer en premier, les plages de débarquement n'étant pas suffisamment importantes pour accueillir des blindés. Ce sont les commandos et les parachutistes qui ont fait le débarquement, et il fallait libérer suffisamment de territoire pour que nous puissions évoluer pour la suite des opérations.

Le 27 juillet, nous avons fait mouvement vers les plages anglaises pour débarquer à notre tour.

L'organisation américaine était extraordinaire. Nous l'avons vu à Portsmouth. Tout était réglé avec des numéros de code. Nous savions que dans tel bateau nous pouvions embarquer 8 jeeps si c'étaient celles d'une marque et 7 seulement si c'étaient des Ford. Cette organisation était méthodique. [...]

A bord des bateaux, on nous a distribué des cartes Michelin de toute la France, de Belgique et de Hollande. En pagaille ! Puis on nous a dit qu'en cours de route, on nous dirait celle qu'il faudrait garder. C'est ainsi qu'au cours de la nuit du 1^{er} août, on nous a dit de garder celle de Normandie. Nous avons atteint les côtes en face de Sainte Mère l'Eglise à Cotteville ou Carla où d'ailleurs existe un monument au général Leclerc à l'endroit où nous avons débarqué en pleine nuit. [...]

Très vite, c'est-à-dire le lendemain, la 2^{ème} D.B. qui était placée sous les ordres du général Patton, a été engagée ; le premier objectif étant d'atteindre et de libérer Alençon. Le souci du général Leclerc était d'éviter au maximum de détruire les villes et les villages de France, en manœuvrant avec génie



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de François LOCUFIER (1920-2001) (Promo Corse et Savoie)

plutôt que d'envoyer des tapis de bombes. Alençon fut libéré après que nous eûmes eu perdu pas mal de chars. Ensuite, nous avons participé à la percée d'Avranches qui avait pour but d'encercler les troupes allemandes de Normandie et d'opérer la liaison avec les troupes anglaises qui se trouvaient près de Caen. La 2^{ième} D.B. a fermé cette poche dans la région de Mortin et a anéanti les S.S. de la division Das Reich qui avait commis le massacre d'Oradour-sur-Glane."

François Locufier en sa fonction de chef d'une section de protection des ateliers de réparation, raconte cette scène vue en Normandie : "Des Français tournaient autour d'une voiture Mercedes de récupération allemande, sans parvenir à la remettre en marche, le capot levé. Arrive une colonne de prisonniers allemands, dont l'un, les voyant embarrassés, sort du rang, va vers la voiture, montre la solution, et en deux temps trois mouvements remet l'auto en marche. C'était un mécanicien de chez Mercedes ...

Si bien qu'à l'atelier de récupération, on lui a dit : "Si tu veux, tu viens avec nous..." Il a fait toute la suite de la guerre dans l'escadron de réparation auquel j'appartenais. On l'a libéré en entrant en Allemagne car la guerre était finie. Pour lui, pas de camp de prisonniers.

C'est à peu près à cette époque que nous avons appris le soulèvement de Paris. Les Américains auraient préféré contourner la ville qui serait tombée ensuite ; mais nous n'ignorions pas qu'Hitler avait donné l'ordre à Von Choltitz de détruire Paris. Leclerc a forcé le destin en envoyant un premier détachement ; les Américains ont été furieux mais de Gaulle a réussi à arranger tout ça.

Enfin Bradley a donné à Leclerc l'ordre de foncer sur Paris. Cela se fit sur deux axes. Le capitaine Dronne put dire aux insurgés : "Tenez bon, nous arrivons". Les FFI avaient monté des barricades dans des positions pas forcément tenues par les Allemands qui, par contre, occupaient des positions dont seule la 2^{ième} D.B. pouvait les déloger, en empêchant la suite de catastrophes. La division a connu pas de mal de résistance, notamment à Trappes.

En ce qui me concerne, j'ai été arrêté à Palaiseau par des FFI qui m'apprirent la présence proche d'Allemands. Envoyé avec six hommes sur le plateau de Saclay, j'ai vu, avec des jumelles, à une certaine distance, qu'il y avait en effet pas mal d'Allemands. J'ai donc fait appel au petit piper-cub de la division qui est venu repérer et s'est fait abattre parce que les Allemands disposaient de canons anti-aériens. Je n'ai pas revu les FFI restés sur place et que je ne reverrai que la nuit suivante quand les Allemands se seront rendus.

Je me suis retrouvé avec deux commandants allemands venus me voir pour discuter d'une reddition. L'un des deux n'était pas d'accord pour se rendre. Je n'étais pas à l'aise entre ces deux officiers supérieurs. A la fin, l'un d'eux a dit : "C'est moi qui commande ici, je suis le plus ancien et j'ai décidé de me rendre". L'autre a demandé l'autorisation, s'est écarté et s'est suicidé à quelques mètres de nous. La nuit tombait et je me suis trouvé avec 1800 prisonniers allemands. J'ai passé la nuit ainsi qui m'a paru fort longue. J'avais gardé auprès de moi le commandant et les autres officiers avec l'impression d'être, moi, leur prisonnier ... J'ai essayé de décourager ce commandant dont la femme était à Berlin en lui racontant que la ville était bombardée toutes les nuits, et le jour également, et que l'Allemagne, selon moi, était fichue. J'ai eu la surprise de voir ce commandant me répondre : "Ne croyez pas ça, Monsieur l'officier, Hitler a une arme secrète et vous serez bientôt surpris de voir qu'elle va nous donner la victoire."

Était-ce une allusion à l'arme atomique que les Américains finaliseront avant les Allemands ?

Le lendemain, descendant le plateau de Saclay où se trouve aujourd'hui l'École Polytechnique, je fus heureux de trouver un officier américain auquel j'ai confié mes prisonniers dont je ne savais que faire et dont, ai-je noté, l'officier avait l'air content de vouloir s'occuper.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de François LOCUFIER (1920-2001)

(Promo Corse et Savoie)

A ce moment, un inconnu se présenta et me demanda de le prendre à son bord puisqu'il rentrait sur Paris, lui-même se cachant dans la région depuis dix-huit mois.

Il habitait Courbevoie où je suis arrivé en libérateur par hasard. J'ai déposé ce monsieur devant chez lui, toute la population est sortie... On me fit promettre de revenir le soir pour fêter la Libération. Je suis parti à la recherche de mon unité. Arrivé à Paris, je trouve l'Arc de triomphe, on tirait de tous les côtés. Je ne connaissais pas Paris et j'ai pris l'avenue de Friedland. Mon chauffeur, le sergent Verneuil, conduisait la jeep, un half-track suivait derrière.

A peine engagé, j'ai été assailli par un tir que j'ai cru provenir d'une mitrailleuse installée sur un toit. Le tir a fait sauter le pare-brise de la jeep. Pour y échapper, j'ai dit à Verneuil : "Monte sur le trottoir". Il l'a fait. Je tenais mon revolver de la main droite. Descendant de la jeep, je m'aperçus que mon bras gauche saignait abondamment et que j'étais touché à la cuisse gauche. Je n'avais rien senti.

Je dis à Verneuil : "Allons, bon ! Maintenant, j'ai une balle dans le bras, une balle dans la cuisse". Je voyais du sang partout. Alors, il prit sa cravate et me fit un garrot au bras en me disant : "Mon lieutenant, je voudrais surtout avoir ces salauds... etc." Et il partit avec l'intention de monter sur le toit pendant que je restais assis par terre, à côté de la jeep.

Je ne le voyais pas revenir. D'autre part, je ne sais pas pourquoi le half-track n'avait pas suivi. Au bout d'un moment je me suis levé et j'ai pris une petite rue partant sur la gauche depuis l'avenue de Friedland. Voyant une porte ouverte, je suis entré. Cela faisait bien trois-quarts d'heure que j'avais été blessé. A l'intérieur, il y avait des religieuses. C'était un petit poste de secours, où un médecin décréta qu'il était urgent que je sois hospitalisé. Mais les religieuses ne pouvaient me transporter, ça tirait de tous les côtés. C'est alors qu'arriva une camionnette scoute qui a demandé : « il n'y a pas de blessés ? ». Il y avait des blessés dans la cour. Je pense que j'ai été pris en priorité. Là, un des deux chirurgiens (ou peut-être son anesthésiste), m'a dit avant de m'endormir : "Mon petit gars, je pense qu'on va devoir te couper le bras ". Parce que la main était toute noire, j'avais gardé ce garrot pendant au moins une heure et demie. Je lui ai demandé : "Ça va se limiter à cela ?". Il m'a dit : "Oui, oui..."

Puis, quand je me suis réveillé le lendemain, j'ai vu que j'avais ma main et j'ai réalisé que je m'en étais bien sorti. En fait j'apprends alors que je n'avais pas été victime d'un tir de mitrailleuse, comme je l'avais cru, mais d'une grenade qui avait sectionné mon artère gauche et laissé dix-neuf éclats dans ma cuisse gauche. Mon chauffeur était dans le lit à côté de moi, la tête bandée. Quand il était arrivé sur le toit, les Allemands lui avaient donné un coup de crosse de fusil et l'avaient poussé pour le faire tomber. Il avait atterri sur un balcon du 7^{ième} ou 8^{ième} étage où se trouvait une vieille femme dans son appartement, et qui vit ainsi arriver un militaire sur son balcon.

Il avait été assommé mais put sortir le lendemain. Je lui ai dit : "Ecoute Lionel, tu vas aller trouver le capitaine et lui dire que je suis blessé, parce que personne ne le sait." [...]

Un jour, j'ai vu arriver le médecin-chef du Val de Grâce qui m'avait opéré, accompagné d'une dame arborant quatre galons qui s'adressa à moi : "- Vous avez dit tout à l'heure que vous étiez de Lille. Figurez-vous que je repars demain matin remettre en route l'hôpital militaire de Lille... Ah, bon. Ne pouvez-vous pas m'amener ?"- Moi je veux bien. Je pars en ambulance, mais il me faut l'autorisation du général..."

Elle en fit son affaire et revint, un quart d'heure après, avec le médecin-général qui vint vers moi : "- Ecoutez, vous n'êtes pas revenu chez vous depuis quatre ans. Je vous autorise à partir demain avec madame à condition que vous alliez vous faire soigner tous les jours à l'hôpital qu'elle remet en fonction ..."

Cette dame me prit dans l'ambulance - c'était une chance car toutes les lignes étaient coupées. Arrivé à Lille, elle me demanda : "- Où est-ce que je vous dépose ?". J'habite à Wattrelos, à douze kilomètres... " "Je vous accompagne chez vous ..."



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de François LOCUFIER (1920-2001) (Promo Corse et Savoie)

[...] Et quinze jours après je repartais au Val-de-Grâce.

Là-bas, nous étions une vingtaine d'officiers de la 2^{ème} D.B., tous blessés, mais pas grabataires. Le médecin-chef Giraud, à qui nous demandions à repartir dans notre unité, répondait : "Vous retournerez quand je l'aurai décidé.". Par contre, il était intransigeant pour ceux qui découchaient. Ceux-là : au front !

Alors nous avons usé d'une combine en sortant un matin prendre un café dans le petit établissement qui se trouvait en face de l'hôpital. Quand il est arrivé à 8 heures pétantes, avec sa serviette et à pied, nous lui avons emboîté le pas jusqu'à ce que le bruit le fasse se retourner. " Ah ! et d'où venez-vous ? Ah, vous découchez ! Eh bien votre compte est bon !"

Effectivement, trois-quarts d'heure après nous avions tous notre billet de sortie. »

J'ai posé la question :

- Vous aviez si envie de vous faire tuer ?

- Non, mais il y avait une ambiance. Je vous l'ai dit : le général Leclerc ne donnait aucune punition, sinon la démobilisation. On était heureux de retourner à notre unité. Certains se sont fait tuer par la suite, c'est sûr, mais enfin cela n'arrivait pas à tout le monde quand même !

Il en eut, au total, pour un mois et demi encore avant de pouvoir rejoindre son corps. [...]

Paris libéré, Leclerc avait demandé aux Américains une nouvelle mission pour échapper aux Parisiennes faisant fête aux "Petits Leclerc qui avaient un succès fou". Leclerc avait expliqué "Si vous ne me donnez pas immédiatement une nouvelle mission je ne répons plus de la discipline de mes hommes..." Cinq jours après la libération de Paris, les Leclerc reprenaient du service.

Cette mission conduisit la 2^{ème} D.B. à l'Est, sur la Marne. Elle livra un combat important à Dompere, près de Baccarat où furent détruits 85 chars allemands Panzers à peine sortis d'usine, appartenant à deux divisions. A Baccarat, un char de la 2^{ème} D.B. réussit à tuer l'officier allemand qui levait le bras pour faire sauter le pont. Cela permit le soir à Leclerc de sabler le champagne dans des coupes gravées au chiffre de Goering qui les avait commandées.

En octobre 1944, il rejoignit son unité en Lorraine, à Roselière. Suivirent la bataille des Vosges et de l'Alsace et, dans le froid et les difficultés, la libération de Strasbourg le 23 novembre par une charge inouïe sur deux axes, via le Tabo et le col de Saverne, surprenant ainsi l'adversaire qui ne s'attendait pas à l'attaque qu'il ne croyait pas possible en raison du temps qu'il faisait. Leclerc y fit 15 000 prisonniers.

Sur la place Kleber de Strasbourg fut ainsi tenu le serment fait à Koufra en 1941.

Avant Noël que nous avons fêté à Inschen, il y a eu une messe de minuit (que les Allemands avaient interdites). Elle a duré jusqu'à quatre heures du matin avec chants patriotiques : "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ... ", etc... Depuis, le maire de Strasbourg invite les rescapés tous les cinq ans à un repas avec spectacle.

Noël 44 a été très difficile car a commencé l'offensive Von Rundstedt qui fut terrible. Les Allemands qui parlaient anglais s'étaient introduits derrière les lignes américaines, en semant confusion et désordre. La 2^{ème} D.B. arrêtait toutes les jeeps. [...] Au même moment, les armées américaines étaient en débâcle, et l'on fit appel à Leclerc pour la contre-attaque à Bitche en Lorraine. C'était dramatique parce qu'il fallait abandonner Strasbourg. Heureusement, la 1^{ère} armée qui venait de libérer Colmar est venue nous protéger. Les Américains avaient pour intention d'abandonner toute l'Alsace et se replier derrière les Vosges.

Encore une fois, le général de Gaulle s'est interposé, a refusé cette solution qu'il estimait de facilité en disant aux Américains que si les Français devaient défendre seuls l'Alsace, ils le feraient.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de François LOCUFIER (1920-2001) (Promo Corse et Savoie)

Les Américains ont admis qu'il avait raison et n'ont pas abandonné l'Alsace, ce qui eut été terrible pour les Alsaciens. La 2^{ème} D.B. contre-attaqua ensuite pour soulager les Américains laissant à Strasbourg le relais à la 1^{ère} armée.

La 2^{ème} D.B. descendit au repos à Châteauroux. L'on devait soit-disant créer un corps d'armée Leclerc qui ne s'est pas fait. A partir de Châteauroux, Leclerc en a profité pour libérer Royan. Puis, retour à Châteauroux et ordre de rentrer en Allemagne où l'on n'a pas rencontré beaucoup de résistance. Les maisons arboraient des draps de lit qui pendaient à toutes les fenêtres. " Partout, on voyait des prisonniers français rentrant en France ; tous les moyens étaient bons pour ce faire. [...]

Tout cela s'est terminé à Berchtesgaden où la 2^{ème} D.B. arrivée la première, fit flotter le drapeau français. Une partie de la division monta au nid d'aigle d'Hitler. On autorisa les officiers à prendre deux livres dans la bibliothèque du Führer.

L'armistice arriva le 8 mai 1945.

Je me suis retrouvé dans un gros village de 1200 habitants, à une vingtaine de kilomètres du repaire d'Hitler, pas très loin de Diessen dans une maison à l'écart du village.

Je sonne. Arrive un domestique en livrée qui m'accueille par "Heil Hitler !" Je n'ai rien dit et je rentre. Je savais que ces gens s'appelaient Von Braun. Dans cette maison se trouvaient trois dames. Nous nous entretenons en anglais. Elles m'offrent du thé. J'apprends par deux d'entre elles que leurs maris sont officiers sur le front russe, et que le troisième était également officier, mais c'est tout.

[...]

L'une des sœurs apprit alors que son mari avait été tué. Elle me demanda d'aller prévenir sa belle-mère de la mort de son fils. C'est moi qui suis allé informer cette dame qui vivait dans un petit château à une quarantaine de kilomètres de là. "Je n'ai pas voulu dire non, j'avais des moyens de circuler qu'elle n'avait pas, j'y suis allé... Le 5^{ème} ou 6^{ème} jour que j'étais là, je me lève un beau matin, et dans le couloir des chambres, je vois un officier allemand, un colonel, qui vient vers moi, se présente, et me donne un papier signifiant qu'il avait été libéré par les Américains. Il aurait participé à l'attentat contre Hitler... et tout... et tout... C'était le mari d'une des trois dames et le père du petit garçon.

Le lendemain ou surlendemain, je vois dans la cour de la propriété des camions américains qui embarquent les meubles. Je me demandais ce qui se passait. Après quoi, je n'ai plus rien vu, ni revu le colonel, ni la dame en question, ni le petit garçon. Comme deux jours après nous sommes rentrés en France, je n'ai pas eu l'occasion d'en savoir davantage.

Peut-être sept ou huit ans, après la guerre - je travaillais à Tourcoing -, un beau jour je vois sur un kiosque de journaux un numéro de Match avec ce titre "Cet homme rêve un jour d'aller sur la lune". L'on y parlait de Von Braun, inventeur des fusées qui était parti en Amérique et était naturalisé américain. J'ai trouvé une très grande ressemblance entre le colonel que j'avais vu et ce monsieur. Lui ne m'avait jamais dit à l'époque, ni sa femme, ni les deux sœurs, qu'il était l'inventeur de fusées... J'en ai déduit, du fait de cette ressemblance, que cela pouvait être lui. C'est tout ce que je sais sur cette affaire."

[...]

L'année dernière, pour le cinquantième anniversaire de la fin de la guerre, Bill Clinton avait invité à la Maison Blanche une délégation de la 2^{ème} D.B. J'ai vu le Musée de l'Espace à Washington. La dame qui nous l'a fait visiter a cité Von Braun, dont elle a dit : "Il habitait en face de chez moi et voulait tout le temps acheter ma maison."



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de François LOCUFIER (1920-2001) (Promo Corse et Savoie)

François Locufier se souvient encore que Von Braun aurait participé au complot contre Hitler. Pour lui, la famille qui l'accueillit, aristocratiques et non nazie, ne craignit pas de lui dire qu'Hitler s'était déshonoré en créant les camps de déportation et de mort.

Peut-être était-ce là le sens profond du combat qui l'avait animé toutes ces années, fort d'un idéal chrétien, que d'entendre ces mots-là qui mettaient un terme à deux millénaires de combats féroces et sanglants.

A partir de ces mots, le pardon - mais en aucun cas l'oubli - pouvait naître entre deux peuples. La difficile mais possible réconciliation franco-allemande prendrait ainsi naissance et deviendrait ce qu'elle est devenue aujourd'hui.

[...]

La carrière professionnelle de François Locufier se poursuivit à Castres. C'est lui qui porta sur un coussin la croix de compagnon de la Libération de Gaston Vedel, le jour de ses obsèques à Saint-Paul Cap-de-Joux.

Je le vis souvent présider l'assemblée générale des Médaillés du travail, cérémonie humble et discrète où son sens social s'exprimait. Il fut également gouverneur du district du Rotary à l'autre bout de la chaîne sociale. François Locufier, homme d'ouverture, de raison et de passion pour la France, éternel Cadet de cette France Libre dont le général de Gaulle, dans une de ces formulations dont il avait le secret, a pu dire d'eux qu'ils avaient "consolé la France".

Et puis, François Locufier nous a quittés. Que ces quelques lignes rappellent à ses amis sa mémoire.

Bibliographie

J.P. Gaubert – Rencontres en Pays Castrais

Roger CEUGNET : Un Lillois Cadet de la France Libre

André CASALIS : Cadets de la France Libre – L'Ecole militaire

ASCFL – Les cadets dans la 2^e DB

Et sur le site « cadetfrancelibre.fr » les récits :

WP156 – L'évasion de Roger Ceugnet

WP162 – 1800 prisonniers à Palaiseau

WP163 – Embuscade à Louvigny